



Revue de Presse

La rotation du cuivre

Nicolas Gonzales

la Boucherie littéraire

parution mars 2018, collection *Sur le billot*

Avril 2018 via le site de la revue **Décharge** in N.I.D n° 743 chroniqué par **Claude Vercey** :

Tiendra-t-il (tiendra-t-elle) la promesse du *Polder* ? Taraudante interrogation pour l'animateur d'une collection qui se veut intermédiaire, marche-pied, tremplin, ouverte aux jeunes poètes (jeunesse de la voix, vous m'entendez, plutôt que jeunesse du corps), avant qu'il s'affirme, c'est le pari, chez des éditeurs patentés, reconnus. La réponse souvent se fait attendre, parfois ne vient pas. Mais quand elle vient ...

Ces considérations et détours pour saluer la publication à *La boucherie littéraire*, de *La Rotation du cuivre*, de **Nicolas Gonzalès**, précédemment *polder 162*, accueilli au printemps 2014, avec *Voleur de sable*, sur lequel une bonne fée d'emblée se penchait (je veux parler de **Jean-Pierre Siméon** qui signait la préface) pour le présenter comme *parfait exemple de ces belles et bonnes écritures naissantes, au caractère déjà affirmé et qui surtout portent en elles cette mystérieuse part d'intensité qui est l'enjeu et la nécessité du poème*.

Point de rupture de ton, ni de tension, entre les deux livres : sans doute, dans le second, le poète ose-t-il davantage parler sans détour, en son nom propre, et le *je* est omniprésent dans ces vers qu'on définit communément comme libres. Le désespoir ce faisant a gagné en noirceur, sous l'élégance de l'expression : *je me suis toujours vu / en plein état de mourir*, disent les deux premiers vers d'un poème ; et un autre se clôt sur :

rien
je suis mort

et personne ne me l'avait dit

Retenons en outre l'aveu qui constitue la chute du livre :

je me sens bien avec les morts
dans un tiroir à double fond

je voulais le dire
mais ne parle pas la bonne langue

alors je creuse

je creuse mes veines
à coups de pioche

mes veines

à coups de pioche

mes veines
à coups de pioche

Comme on voit, le poème de Nicolas Gonzalès n'est pas ceux qui appellent le commentaire, la ligne claire de l'écriture s'offre à la compréhension immédiate, paraît sans mystère. Et si la mort est un domaine souvent évoqué, il l'explore avec une vigueur d'homme en pleine santé, prêt à l'affronter, exprimant une énergie que le lecteur ne manque de partager :

bourdonnement de cuisine
sur le fond gras d'un alcool

la table mise
comme tous les ans

il n'y a plus rien sur la nappe
que des flocons de salive

le sang coule mon assiette et se réfugie dans le
pain

je feuillette sur un banc les vibrations du soleil
avec ton odeur sur le doigt

le vent me pousse à répondre
avant la rotation du cuivre

je compte les marches à reculons
émiettant ma raison

je traîne en laisse ma perfusion
avec pour seule évidence
une espérance endommagée

un régiment de phares embrase le flou des passants

j'étouffe dans le sac
menotté par des larmes

je me sens déjà vaincu
et pourtant

Repères : **Nicolas Gonzalès** : *La rotation du cuivre*. La Boucherie littéraire éd. (Chemin des Roures Est - 84160 - Cadenet) 12€

Du même auteur : *voleur de sable*. Préface Jean-Pierre Siméon. *Polder* n° 162

Avril 2018 par **Patrice Maltaverne** via son blog *Poésie chronique ta malle* :
<http://poesiechroniquetamalle.blogspot.com/2018/04/la-rotation-du-cuivre-de-nicolas.html>

Publié par les Éditions de la Boucherie littéraire, dans la collection "Sur le billot", "La rotation du cuivre", de Nicolas Gonzales, semble être un livre de poète maudit.

Je fais exprès d'utiliser ce terme fort, peut-être galvaudé, mais qui, du point de vue du contenu de ce livre, me paraît justifié.

Je ne sais pas si c'est l'auteur qui l'est (maudit), en tout cas, son personnage, qui dit "je", vit mal son présent.

Il faut dire qu'il n'a pas l'air d'être terrible, ce présent.

Tour à tour échappé dans une errance automobile ou immergé dans la solitude d'une ville inhumaine, peut-être dans une chambre d'hôtel, ce "je" ne trouve pas le sommeil et se cogne la tête contre les murs à chaque instant.

En tout cas, cette poésie, très imagée, claque à chaque vers. D'où l'image de "se cogner la tête contre les murs".

Chaque vers semble être justement une vague (déferlante) qui se brise contre un mur et ensuite, il n'y a plus qu'à repartir à zéro.

Cette impression vient aussi du fait que les strophes de ces poèmes en vers libres sont très courtes, parfois réduites à un seul vers, voire à une seule phrase.

Les vers eux aussi sont courts, comme coupés au couteau. Normal, me direz-vous, si l'on est édité à la Boucherie littéraire !...

Il n'y a pas de progression dans ce livre, encore moins de progrès. Ce qui ne me dérange pas, en tant que lecteur. Mais le réflexe naturel serait d'espérer que la situation s'améliore au fil des pages. Au lieu de ça, c'est peut-être la mort qui vient à la fin, et puis non...

Bref, pour une fois, voilà un livre qui ne fait pas dans l'intimisme, ou alors, c'est de l'intimisme grave.

Extrait de "La rotation du cuivre", de Nicolas Gonzales :

***"j'ai quitté mon visage
dans les profondeurs d'un évier***

*aucune issue
ni trace de l'autre rive*

*il me reste une reprise
à supporter
et les coups bas de l'enfance*

un ciel gris m'envahit les poumons

je m'aiguisse les poignets sur le tranchant du

*couloir
et proclame mes blessures
grandes ouvertes*

*je tourne en rond sur le matelas
drapé de bile
sans camisole de rechange*

*le vent siffle
un air de condamné*

*je me retourne encore une fois
et lève mon silence à ta santé"*

Juin 2018 via la revue papier **Décharge** — N° 178 chronique de **Jacques Morin**

Nicolas Gonzales : **LA ROTATION DU CUIVRE** (*La Boucherie littéraire*)

Nicolas Gonzales n'avait rien publié depuis 2014, avec « Voleur de sable » (*Polder* 162), préfacé par Jean-Pierre Siméon, qui promettait beaucoup. Acteur, il était parti au Brésil. Il revient aujourd'hui avec ce livre à la Boucherie littéraire, collection *Sur le billot*, qui lui correspond bien, puisque tous ses poèmes sont en effet sur le fil. Le recueil du début à la fin demeure sous tension, à la limite de la rupture. *je me repeins le ventre à coups de ciseaux* ou bien *je m'aiguise les poignets sur le tranchant du couloir* ou encore *je creuse mes veines / à coups de pioche...* Par-delà cette tendance, violente, suicidaire et extrême, on lit conjointement une langue riche et forte de ses images. Ainsi cette personnalisation des éléments, souvent points de départ des poèmes, trois exemples : *Le ciel fleurit d'habitude / entre les bras d'un immeuble [...]* *Le soleil grimpe à l'échelle / et repeint l'hémisphère / en bleu de travail [...]* *Le jour peine à se lever / et pisse un rayon contre le mur...* Ou bien les métaphores deviennent directes comme dans : *l'orage défait sa muselière / et vient me crever le foie* ou dans : *le ciel éclate en plein vol* les mots se substituent carrément à d'autres avec effet de surprise garanti. Chez Nicolas Gonzales, il y a le rythme des phrases qui claquent. Le poète reste toujours au centre du poème, avec son corps qui prend les coups de sa désespérance. Mais le fréquent appel au secours tend à équilibrer l'issue envisagée.

L'autre est peu présent dans l'ensemble, même si cette présence est capitale et laisse passer un peu de tendresse : *dénouer ton parfum* Nicolas Gonzales garde intacte sa puissance et sa virulence.

12 €. Chemin des Roures Est – 84160 Cadenet.

Septembre 2018 via la revue en ligne *Recours au poème*, chronique de **Carole Mesrobian** : <https://www.recoursaupoeme.fr/la-boucherie-litteraire/>

Une magnifique découverte que ces deux recueils de la Boucherie littéraire. Le langage y tourne à rebours du ronron des horloges, et va puiser dans l'universalité de nos âmes cette puissance poétique qui évoque en chacun de nous ce que nous portons au plus profond de nos êtres de chair : l'immanence de nos existences, la transcendance de nos parcours.

Deux auteurs, Dominique Sampiero et Nicolas Gonzales, qui ont ceci de commun de porter la poésie au-delà de toute espérance. *Où vont les robes la nuit* et *La Rotation du cuivre* se déclinent selon la ligne éditoriale de cette magnifique enseigne : une couverture qui signe l'identité de la collection, blanc cassé, où se dessinent un appareil tutélaire et un générique en rouge et noir. Les éditions la Boucherie littéraire, collection Sur le billot... Une quatrième de couverture sobre dont l'espace est entièrement dédié au texte, en proposant un extrait de poème. Les dernières pages du recueil sont réservées aux mots de l'éditeur et proposent une courte biographie du poète.

Nicolas Gonzales, *La Rotation du cuivre*

Un énergie stellaire, un élan, une pulsion, telle est cette poésie. Le rythme porte une parole verte et servie par des champs lexicaux qui convoquent un univers urbain.. Un vocabulaire, usuel, non apprêté, parfois familier, esquisse sans fard une réalité crue et broyée comme décor des errances et du désenchantement du poète. Le lecteur est plongé dans une réalité restituée par le prisme d'un énonciateur sans illusion ni avenir, tout comme l'étaient les poètes de la *Beat Génération*.

A l'instar des écrivains de la *Beat Génération*, aux prises avec une actualité politique et historique si étouffante qu'elle clôt toute projection, le poète nous invite à la suivre dans ses errances et ses interrogations, ses constats aussi : Il n'y a plus rien, il ne reste plus rien, même pas la mort. La dérision est celle d'un regard posé sur soi-même et le monde qui entoure le poète. Et si la quatrième de couverture propose un texte qui semble dire l'enthousiasme et le désir de vivre, les nombreuses phrases négatives laissent soupçonner un dérapage, une parole dont le degré antiphastique sourd sous le flot des vers qui avancent au rythme effréné de la modernité : la quatrième de couverture donne le ton :

*trois heures
et quelques notes de sommeil*

les premières salves de café inondent ma langue de porcelaine

*je me tiens nu sur la rive
d'un angle droit*

les mains tressées dans le dos

*je dévore à pleines dents mon contrat d'aliéné
mes engagements d'amniotique*

un bouquet d'hirondelles fleurit dans mes pensées

*je n'ai rien pour la barque
désolé pas de fil
ni d'obole dans la bouche*

*mais une pâle cloison de rides
éperdument irriguées*

La dédicace confirme cette impression :

*À toutes ces nuits
dans le vide.*

Nicolas Gonzales offre magnifiquement, tragiquement aussi, l'espace du poème au vide, à la puissance de l'appel du vide, du désœuvrement et de la liberté que rien n'arrête que les limites d'une confrontation avec la mort.

*je me suis toujours vu
en plein état de mourir
dépositaire d'un vide à colorier
d'un passage à cultiver sous les riguers de
l'impossible
je me suis toujours vu glisser par la fenêtre
accueillir le fond de ma chute sur un oreiller de
goudron
goudron
je me suis toujours vu
rejeter l'eau dont j'avais besoin
je me suis toujours vu
en plein état de mourir
et je le suis
de fait et par nature
j'entends le grondement de mes veines
et l'excellence de respirer
je dépose mon dernier cri
dans une ancienne boîte aux lettres
mais trop tard
il est toujours en retard le mouvement d'acuité*

Solitude, et regard sans concession sur un univers glacial et gris, celui de la ville. Nicolas Gonzales porte la voix d'une génération. Il cueille aux champs lexicaux d'une modernité démunie d'humanité la verve crue de l'impuissance à exister. Plus rien, il n'y a rien, il ne reste rien, ni ailleurs, ni dieu, ni avenir : rien

*j'ai relu chaque dossier
feuilleté les murs de ma chambre*

j'ai renversé tous les meubles

L'amour aussi est impossible. Ontologiquement perdu, la solitude, il n'y a plus que ça, les rues, le goudron et la solitude, en attendant l'avenir, qui n'existe pas.

*ne me laissez pas
non
crever là comme un invendu
je saute une ligne en pleurant
et tombe avec la pluie
où suis-je à présent
qu'ai-je donc à parler seul dans les yeux d'un
interphone
j'épelle ton ombre à la foule expirant sous le train
mais que m'arrive-t-il
je n'en sais rien
j'écris ma nuit sur les arbres
je plaide ma cause de cadavre
et puis rien
je trempe mes lèvres dans le caniveau
pour devenir éternel
et puis rien
toujours rien
le jour fond
regarde
comme du beurre sur ta robe
je me torche la bouche
sur le paillason
avant de laisser la parole
et puis rien
toujours rien
je n'arrive plus à me taire
je voudrais le faire
mais je ne parle pas la bonne langue*

Nicolas Gonzales renouvelle le discours lyrique d'une conscience en proie à des questionnements existentiels. En cela, il est proche des poètes de la Beat Generation, par l'emploi métaphorique d'un univers urbain représentatif des états d'âme du poète, et décor d'une errance propice à l'introspection, Mais Nicolas Gonzales va plus loin : Plus rien ! Pas plus de dieu que de refuge dans une fraternité disparue, pas de fugue réparatrice dans une nature absente de représentations, et surtout la conscience que cette vacuité est totalement stérile... Si ce n'est que sourd un discours réflexif, celui qui laisse entrevoir les considérations du poète quant à la pertinence d'un acte d'écriture totalement désacralisé. Cet acte de nommer pour que disparaissent toutes les aspérités du réel, non plus perçu comme un espace salvateur, mais dévoilé comme lieu de perte ultime, menant vers une immanence impossible.